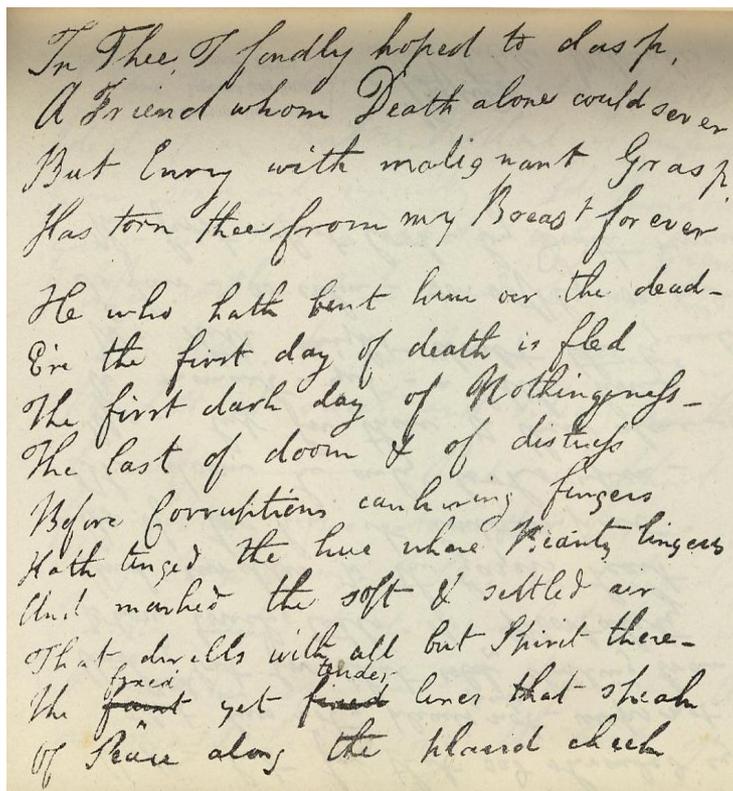


Dossiers lord Byron

N°4

Imitations et traductions en vers



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Imitations et traductions libres

1. Charles Lioult de Chênédollé : "La défaite de Sennachérib" (p. 6)
2. Ulric Guttinguer : "Élégie VIII, imitée de lord Byron" (p. 8)
3. Chênédollé : "Chant d'un Grec moderne" (p. 10)
4. Auguste Desportes : "La destruction de Sennachérib" (p. 12)
5. Jules Chabot de Bouin : "Stances imitées de lord Byron" (p. 14)
6. Antoine Bruguière de Sorsum : "Traduction d'un fragment du poème de Giaour, de lord Byron" (p. 15)
7. Théophile Gautier : "Imitation de Byron" (p. 16)
8. Adolphe Mazure : "À Inès" (p. 18)
9. Alfred de Vigny : "Un billet de Byron" (p. 19)
10. Antonin Roques : "Imité de Biron" (p. 20)

Références et notes (p. 21)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°4, juin 2010

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr .

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Nous proposons dans ce quatrième numéro quelques exemples de traductions en vers, allant de 1822 à 1855. Complémentaires des hommages du précédent Dossier, ces traductions infidèles montrent comment Byron fut universellement accepté en tant que poète, par des écrivains très différents, parfois opposés, inconnus ou célébrités. Profitant de l'occasion, nous avons amorcé une réflexion sur la traduction, et en particulier la traduction de Byron, sur laquelle nous reviendrons plus en détail ultérieurement.

Comme dans les autres Dossiers, nous reproduisons en tous points les textes originaux, avec leur orthographe et leur présentation, sauf en ce qui concerne des usages désuets, tels les guillemets. Les notes des auteurs sont signalées par des astérisques renvoyant en fin de textes ; nos propres notes sont signalées par des chiffres.

Indications bibliographiques

Robert Escarpit : "La traduction de Byron en français" ; *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, vol. 8, n°8, 1956 ; p. 121-130.

Susan Bassnett : "Byron and translation" ; *The Byron Journal*, n°14, 1986 ; p. 22-32.

Illustrations

Couverture : Montage des manuscrits de "In thee I fondly hoped to clasp" et du premier jet du *Giaour* ; *Œuvres complètes de lord Byron* ; trad. B. Laroche ; Charpentier, Paris, 1841.

p. 7 : [L'armée assyrienne défaite par l'ange] ; gravure de Gustave Doré illustrant *La Bible* (Mame, Tours, 1866).

p. 16 : "Venise" ; gravure de Schröder illustrant l'"Ode à Venise" (*Œuvres complètes de lord Byron*, Furne, Paris, 1842).

Introduction

Même mal traduit, il reste toujours quelque chose d'un poète. C'est ce que nous apprend la traduction en vers, infidèle pas toujours aussi belle qu'on veut bien le dire, expression des pensées de l'interprète plus que de celle de l'auteur. Quelle mauvaise foi n'a-t-on pas déployée pour justifier cette acclimatation d'une culture à une autre, où souvent rien ne subsiste des rythmes, des sonorités, de la saveur du texte original. Mais les vers réguliers plaisent au commun, qui pense y retrouver un peu de ces chansons qu'il aime tant. Nombreux furent ceux qui, touchés par le génie de Byron, essayèrent de l'accommoder aux rythmes de leur temps. Bien sûr ils y parvinrent avec plus ou moins de bonheur, certains osant afficher leur détachement, tous tendant consciemment ou non vers un classicisme décalé, mais dominant encore largement le goût moyen. Il en résulte des poèmes souvent agréables, et parfois étonnants.

La petite sélection suivante, partie émergée d'un vaste iceberg, offre l'intérêt de s'étaler sur plus de trente ans, et de mêler célébrités et inconnus. Une des raisons de l'immense « fortune » littéraire de Byron en France — pour reprendre l'intitulé du livre d'Edmond Estève — est qu'il sut plaire à tous, aux défenseurs des formes classiques comme aux Romantiques turbulents, les premiers appréciant son attirance pour les sanctuaires du classicisme que sont la Grèce et l'Italie, les seconds saluant ses libertés en matière d'érotisme et de sentiment. Ces intérêts croisés semblent abolir toute notion d'actualité ou de prévalence : n'importe quelle œuvre est susceptible d'être imitée, les poèmes longs comme les courts, les anciens comme les récents, les morceaux d'anthologie comme les pièces passées inaperçues. Comme le remarquait justement Estève :

Toutes les œuvres du poète sont exploitées les unes après les autres, et dans la cohue des imitateurs, les plus glorieux coudoient les plus obscurs. ⁽¹⁾

Ce traitement d'égalité n'aurait d'ailleurs pas déplu à Byron, qui affirmait à Medwin :

Mon opinion sur l'inégalité de mes poèmes est celle-ci : — qu'ils ne sont ni meilleurs, ni plus mauvais les uns que les autres. ⁽²⁾

Bien sûr, aucun de nos poètes ne s'est astreint à respecter la forme d'origine, ni quant aux vers, ni quant aux strophes, et tous montrent une tendance à l'allongement, assez inévitable du fait que le français est nettement moins concis que l'anglais. Chacun développe la forme qui lui sied le mieux, certains n'hésitant pas à faire entrer dans leur imitation des éléments nouveaux ; il ne faut pas non plus négliger le côté récréatif de tels exercices, même si la plupart de nos imitateurs cherchent avant tout à s'approprier une part de la gloire de leur modèle, comme les cannibales pensaient s'approprier la force de l'ennemi vaincu. Ainsi *assimilé*, Byron avait chance de confier un peu de son secret.

Mais le goût pour la poésie de Byron n'était pas uniquement littéraire : malgré la concurrence de plusieurs éditions et rééditions d'*Œuvres* plus ou moins *complètes* (traduction Pichot : onze éditions entre 1819 et 1842 ; trad. Paris : trois éditions entre 1827 et 1835 ; trad. Laroche : sept éditions entre 1836 et 1851), la demande restait importante dans les revues, les traductions étant d'ailleurs rarement le fait de débutants : lorsqu'il publia les pièces rassemblées ici, Chênedollé avait passé les 50 ans, Bruguière de Sorsum les 40, et Desportes avait 32 ans. Ces deux premiers noms avaient été parmi les tout premiers adaptateurs de Byron, dès les années 1816-1820, avant le succès de l'édition Pichot ; ces premières traductions, généralement assez libres et souvent limitées à des extraits, n'avaient que deux ou trois années d'écart avec les éditions originales anglaises, ce qui n'est pas le cas ici.

On voit ici à quel moment historique précis Byron dû sa « fortune », se montrant capable de fédérer les néo-classiques (la génération qui avait connu la Révolution, parmi laquelle il faut compter des Romantiques timides), comme les Romantiques déclarés : nombre des premiers, tels Chateaubriand, Germaine de Staël, Benjamin Constant, Senancour, Nodier, ont salué son génie une fois au moins, avant que les réformateurs de 1825-1848 ne lui vouassent un véritable culte, suivis, beaucoup plus discrètement, par les Parnassiens et les Symbolistes. Traduire Byron, c'est alors s'assurer que l'on plaira à tous, pro- ou anti-, jeunes et vieux ; c'est se montrer à la hauteur d'un écrivain à peine mort, et déjà canonisé (en France tout au moins, car il en allait bien différemment dans son pays).

Peut-être aussi ces imitateurs répondaient-ils à l'invitation que leur avait lancée Byron, qui avait publié un bon nombre d'imitations et de traductions dont il se montrait assez fier. Il y eut d'abord la quinzaine de poèmes insérés dans ses premiers recueils, imités du grec ou d'Ossian. Puis vinrent les poèmes de 1814 à la gloire de Napoléon, sous-titrés « imité du français », et qui gagnèrent ici bien des sympathies à Byron (la critique actuelle s'accorde à penser qu'il s'agissait d'originaux, présentés comme des imitations pour des raisons diplomatiques). Enfin, outre quelques pièces occasionnelles, Byron s'attela à traduire en vers, pour les beaux yeux de Teresa Guiccioli, l'épisode de *Francesca da Rimini* tiré de l'*Enfer* de Dante, ainsi que le premier chant du *Morgante Maggiore* de Pulci, qu'il présentait avec modestie au public :

Jusqu'à quel point le traducteur a réussi, et s'il doit ou non continuer l'œuvre, c'est au public de décider de ces questions. ⁽³⁾

mais dont il se montrait excessivement fier en privé :

Pulci est mon préféré — je veux dire ma traduction — je crois que c'est l'*acme* en matière de transcription d'une langue à une autre. ⁽⁴⁾

Du *Pulci* je suis fier — c'est superbe — vous n'avez pas de traduction comme celle-là — c'est la meilleure chose que j'aie jamais faite dans ma vie. ⁽⁵⁾

Parallèlement, Byron s'est d'ailleurs souvent montré heureux d'être lui-même traduit, contrairement à une légende découlant d'un fait mal interprété. On sait qu'en 1818 il s'offrit de payer un traducteur italien pour qu'il renonce à sa version de *Manfred*, lui faisant même promettre par écrit de ne jamais plus tenter de traduction de ses œuvres ; l'anecdote fut abondamment colportée. Mais, en vérité, les qualités de ce traducteur ne constituaient pas l'argument principal dans ce cas, l'attitude de Byron ayant été dictée par des raisons de discrétion sociale. Dans une lettre entièrement consacrée à cette affaire, il affirme à Hoppner qu'il aurait volontiers empêché de précédentes traductions italiennes s'il l'avait pu et su ; et à la fin, après le prétexte esthétique, surgit enfin le véritable motif :

Nos manières de penser et d'écrire sont trop indiciblement différentes, si bien que je ne puis concevoir rien de plus absurde que de tenter un rapprochement entre la poésie anglaise actuelle et l'italienne. J'aime beaucoup ces gens, et beaucoup leur littérature, mais je n'ai pas la moindre ambition d'être le sujet de leurs discussions littéraires et personnelles (ce qui paraît être tout à fait la même chose, comme c'est le cas dans la plupart des pays)... ⁽⁶⁾

Face à des traductions n'ayant pour lui aucun inconvénient social, qu'elles soient allemandes ou françaises, Byron se montra toujours heureux et chaleureux ⁽⁷⁾.

Aurait-il accueilli favorablement les poèmes ici réunis, c'est ce que nous ne saurons jamais, quoi qu'il eût pu connaître le premier au moins. Sans doute n'aurait-il guère apprécié les modifications de rythmes et de sonorités, lui qui se vantait d'avoir conservé la même versification en traduisant Pulci ; peut-être se serait-il amusé des ajouts insérés par certains des traducteurs.

C'est à dessein en effet que nous avons rapproché en titre imitations et traductions en vers : il n'y a pas de différence fondamentale entre les deux pratiques, la seconde n'ayant simplement pas l'honnêteté de se désigner comme imitation. Tout ce qui n'est pas *strictement ce que l'auteur a écrit* n'est pas traduction, mais bien trahison. La sous-estimation durable de Byron en France découle directement de ce que son écriture si alerte et précise n'a presque jamais été respectée et rendue correctement. À l'instar de son plus éminent représentant, la poésie anglaise est à la fois plus concise (grâce à sa batterie d'affixes et d'adverbes surprécis), et plus sauvage, plus brute que le français ; et Byron, comme son aîné Shakespeare, a dû subir l'affadissant rabot du *bien parler* français.

Et en cela même, les textes tels que ceux que nous avons rassemblés ici ne sont pas dénués d'intérêt, dévoilant les forts courants inconscients qui décident de ce qui se dit et de ce qui ne se dit pas. Il est d'ailleurs surprenant que le rendez-vous entre Byron et un Romantisme novateur et libérateur sur le plan du langage ait été à ce point manqué. La plupart de ses traducteurs d'alors parlaient « une langue pâle et surannée » ⁽⁸⁾, refusant les répétitions (« Îles de la Grèce, îles de la Grèce ! » devient « Îles charmantes de la Grèce, » sous la plume de Chénedollé), préférant le style indirect (« "Ma vie !" t'es-tu écriée du ton le plus tendre ; » devient « Tu m'as nommé ta vie, ô ma beauté ! » dans l'imitation de Roques), et fuyant ces images que commençaient à glorifier Hugo et Baudelaire (« Cette flétrissure de la vie — ce démon de la Pensée. » devient « ... LA PENSÉE, immobile anathème, » chez

Mazure). Ce dernier exemple fait d'ailleurs l'objet d'un commentaire anonyme dans la revue où parut cette traduction :

Comment aussi aurait-on pu rendre l'énergie de la sixième strophe, que Byron achève, avec une effrayante concision, par ces deux mots, qui donnent le mot de l'énigme de l'invincible ennemi qui le poursuit : DEMON THOUGHT. Le voilà bien, reconnaissez-le. ⁽⁹⁾

Précisément, la crudité, l'âpreté de Byron, qui est une composante essentielle tant de son style que de sa personnalité, fut toujours la première victime que firent ses traducteurs. Il suffit de comparer les deux versions de "La destruction de Sennachérib" pour voir que le style de Chênedollé n'est pas si « pâle », et qu'il s'approche souvent de très près de celui de l'original, sans toutefois en respecter toute la finesse. On obtient alors une véritable échelle dans l'affadissement : « l'Ange de la Mort » de Byron devient « l'ange exterminateur » chez Chênedollé, et platement « un ange » chez Desportes ; les « naseaux écartés » du cheval deviennent des « naseaux ouverts », et avec Desportes de « fiers naseaux » plutôt incongrus ; le cavalier « distordu et pâle » est « pâle, et roidi par la mort », puis simplement « renversé » dans la version de Desportes.

À l'inverse, certains de nos imitateurs se montrent délibérément détachés de leur modèle, ne gardant que l'*esprit*, sinon l'idée générale. C'est le cas de deux des plus prestigieux : Gautier, à qui avait dû plaire entre toute cette parenthèse dans le récit des amours de Juan et Julia, éloge de l'indolence répondant si bien à son goût de la rêverie ; et Vigny, qui fut charmé par le coquin "Ainsi nous n'irons plus rôder", évoquant probablement les fiévreux amours vénitiennes de Byron. Un abîme moral sépare ces deux choix-là des très sérieuses plaintes pour la Grèce de Bruguière ou de Chênedollé. Vigny et Guttinguer, amusés, se permettent même d'introduire dans leur imitation des décors ou des personnes totalement étrangers à l'original, sacrilège que leurs aînés, pourtant loin d'être irréprochablement fidèles à la *lettre*, ne se seraient jamais permis.

Distorsions donc, mais qui témoignent de leur époque et peuvent aider à comprendre l'ampleur du phénomène byronien : à quel point Byron fut un révélateur, à quel point sa poésie sut condenser les forces d'une époque troublée.

Notes

(1) Edmond Estève : *Byron et le Romantisme français* ; Hachette, Paris, 1907 ; p. 155.

(2) Traduit de *Medwin's Conversations of lord Byron* ; Éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U. P., 1966 ; p. 164.

(3) Avertissement à sa traduction du *Morgante Maggiore*, parue dans le n°4 du *Liberal* (juillet 1823).

(4) Lettre du 7 août 1820 à John Murray ; *BLJ*, vol. 7, p. 150.

(5) Lettre du 28 septembre 1820 à John Murray ; *BLJ*, vol. 7, p. 182.

(6) Lettre du 28 février 1818 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 6, p. 15-16.

(7) Voir la lettre du 13 octobre 1820 à Hoppner (*BLJ*, vol. 7, p. 203), ou celle de juillet 1823 à J.-J. Coulmann dans notre Dossier n°2.

(8) Estève : *Byron et le Romantisme français* ; p. 96, à propos de Chênedollé.

(9) *Revue anglo-française* ; Saurin, Poitiers, 1833 ; t. 1, p. 204.

1.

Charles-Julien Lioult de Chênedollé

La défaite de Sennachérib.

Imité de lord Byron.

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.
Racine.

Comme un loup dans la bergerie,
L'Assyrien sur nous, dans son brutal essor,
Fondit, enivré de furie :
Ses guerriers rayonnaient d'acier, de pourpre et d'or.

Le fer de leurs lances brûlantes
Resplendissait au loin dans les plaines de l'air,
Comme les étoiles brillantes
Étincellent, la nuit, dans l'azur de la mer.

Le soir, à ses clartés mourantes,
Les voyait déployer leurs drapeaux éclatans,
Et marcher plus nombreux que les feuilles naissantes
Dont se décore le printemps.

Au retour sanglant de l'Aurore,
Cette foule, pareille aux feuillages flétris,
Qu'Octobre de son souffle abat et décolore,
Joncha le sol de ses débris.

Parti des voûtes éternelles,
La foudre dans les yeux, l'ange exterminateur,
Déployant ses bruyantes ailes,
Lança sur l'ennemi son souffle destructeur.

Tout à coup se fixe immobile
Des soldats endormis l'œil et morne et glacé ;
Et leur cœur, à jamais tranquille,
Ne bat plus dans leur sein par la mort oppressé.

Le coursier, auprès de son guide,
Repose, l'œil éteint et les naseaux ouverts ;
Mais le feu belliqueux de leur souffle rapide
Au loin n'embrase plus les airs.

Couché sur un sol infidèle,
Il couvre ce théâtre et de mort et de deuil
De longs flocons d'écume aussi froide que celle
Dont la mer blanchit un écueil.

Près de lui, désarmé d'audace,
Gît le cavalier pâle, et roidi par la mort ;
La rouille a terni sa cuirasse,
Et son lourd bouclier le presse avec effort.

Les tentes gardent le silence :
L'air seul agite encor les étendards mouvans,
La main ne soutient plus la lance,
Et les clairons muets ne lassent plus les vents.

D'Assur les veuves gémissantes
De pleurs et de sanglots font retentir les airs ;
Vous-mêmes, de Baal idoles impuissantes !
Vous quittez vos temples déserts.

Les Gentils, que la Mort assiège,
Ont été dissipés sans le glaive vengeur :
Leur pouvoir s'est fondu, comme se fond la neige,
Sous l'œil enflammé du Seigneur.



Ulric Guttinguer

Élégie VIII,

Imitée de lord Byron.

Tu l'emportes, Emma, garde ton innocence :
Adieu, fuis, je triomphe enfin de mon amour ;
Fuis ! mais en gémissant du malheur de l'absence,
Emma, souviens-toi de ce jour !

Souviens-toi que, malgré tant d'amour et de charmes,
Le trouble de tes sens, tes soupirs, ta candeur,
J'ai respecté ta vie, et, sensible à tes larmes,
J'ai dompté ma coupable ardeur.

D'un vain et long regret je sens que la souffrance
Va dévorer mon sang !... que je me dise alors :
Il est doux d'immoler ma plus chère espérance
À la crainte de ses remords.

Défends-moi, défends-moi contre la calomnie,
Je la bravais jadis ; je la crains près de toi !
Il faut que ma pensée en ton cœur soit bénie,
Que mon amour soit avec toi !

Conçois-tu le bonheur, ô Dieu, d'aimer sans crime !
Il fallait nous trouver, quand, libres tous les deux,
Nos jours pouvaient couler sous un nœud légitime,
Aussi tendres et plus heureux !

Adieu !... garde ta vie aimante et solitaire,
Le monde !... il faut le fuir, il serait ton vainqueur ;
Je veux que cette épreuve, Emma, soit la dernière
Qui tentera ton cœur.

Fuis ce monde pervers où tu serais sans guide ;
De Dieu, de la nature, il est abandonné !
À toujours succomber dans ce monde perfide
L'être sensible est condamné !

Si je t'y rencontrais ! plein d'une horrible joie,
Je te ferais subir un funeste destin,
Mon cœur instruit au mal ressaisirait sa proie,
Et tu m'implorerais en vain !

Oh ! non ! reste cachée aux hommes, à moi-même ;
Dussé-je aller mourir d'un exil éternel !
Je me souviens de toi, je t'implore, je t'aime,
Je ne veux pas troubler ton ciel !

Pardonne-moi les pleurs qu'un instant de délire
A fait couler ; tu sais qu'ils ont fléchi mon cœur !
Ne pleure plus, je veux encor voir ton sourire,
Dût-il me coûter le bonheur !

Si j'avais moins d'amour, tu serais ma victime ;
Mais il serait encor plus horrible pour moi
De jeter dans ton cœur le remords et le crime,
Que d'aller mourir loin de toi !

Charles-Julien Lioult de Chênedollé

Chant d'un Grec moderne

Imité de lord Byron.

Îles charmantes de la Grèce,
Des arts doux et brillant séjour !
D'où le dieu des vers et du jour,
Rassemblant des neuf Sœurs la troupe enchanteresse,
Sur le haut Hélicon vint établir sa cour ;
Où Sapho, le cœur plein d'une brûlante ivresse,
Aimait, et chantait son amour !

Votre ciel s'embellit encore
Des feux d'un éternel été ;
Chez vous règne encor la beauté ;
Mais le talent captif n'y saurait plus éclore ;
Le génie y languit dans un morne sommeil ;
Et tout, dans ces climats, que l'Ottoman dévore,
S'est éteint, hors votre soleil.

De Scio, la muse sonore,
La muse aimable de Téos,
La lyre, amante des héros,
Ont fui ces bords rians qu'un Pacha déshonore ;
Mais pour elles la gloire a lui sous d'autres cieux,
Et leurs chants fortunés retentissent encore
Loin du séjour de vos aïeux.

Du sommet verdoyant de vos hautes montagnes,
De Marathon un jour je voyais les campagnes
Fameuses par un grand succès,
Et je disais : « Les Grecs briseront leurs entraves,
J'en atteste ces champs où, sous la main des braves,
A tombé l'orgueil de Xercès.

Un monarque s'assit sur le roc qui domine
L'invincible Cité, la noble Salamine,
Cette fille altièrè des eaux :
Les flottes, les soldats, pour lui semblaient éclore ;
Superbe, il les comptait au lever de l'aurore,
Le soir éclaira leurs tombeaux. »

Où sont-ils maintenant ? Toi-même, ô ma patrie !
Ô Grèce ! quelle es-tu ? Sur la rive flétrie
A cessé l'hymne des héros :
Ô regrets ! ô douleur ! ah ! faut-il que ta lyre,
Qu'enflamma si long-tems un céleste délire,
Languisse en un honteux repos ?

Je la touche aujourd'hui d'une main indignée.
Dans ce siècle avili, de bassesse élatant,
C'est quelque chose encor pour la Grèce enchaînée
De voir un de ses fils rougir en la chantant.

Hélas ! que reste-t-il à l'âme du poète ?
Un sentiment profond de honte et de douleur :

De tes calamités, quel sera l'interprète,
Ô Grec infortuné ?... le silence et les pleurs.

Les pleurs !... pour tant de maux n'est-il donc que des larmes ?
Que sert un désespoir aussi vain qu'impuissant ?
N'avons-nous pas du fer, n'avons-nous pas des armes ?
Nos pères n'ont-ils pas jadis versé leur sang ?

Terre ! entr'ouvre ton sein ! du fond de tes asiles
Évoque et rends au jour Sparte et Léonidas ;
Et nous répéterons l'exploit des Thermopyles,
Pour ces nouveaux Xercès dévoués au trépas !

Quoi ! tu ne réponds point ? Vous gardez le silence,
Ô morts ! — Non ! non ! leur voix, comme un torrent immense,
Frémit à travers les forêts :
« Qu'un seul vivant se montre, et qu'il lève la tête !
Un seul !... Nous accourons !! L'épée est toute prête.
— Mais les vivans seuls sont muets.

— C'est en vain, c'est en vain : sur la lyre sacrée
Cherchez d'autres accords ; dans la coupe dorée
Épanchez le vin de Samos !
Loin de nous tes combats ! Laissez aux fiers Tartares
Et leur gloire homicide et leurs pompes barbares ;
Pressez la grappe de Naxos !

Nos vierges dansent sous l'ombrage,
Versez-nous le vin de Samos !
Que nous importe le courage
Qu'ont déployé les vieux héros ?
Dans les chœurs des danses légères,
Usons nos heures passagères,
Aux accords du luth de Téos !
Consumons ainsi tout notre âge !...
Nos vierges dansent sous l'ombrage,
Versez-nous le vin de Samos ! »

— Ah ! mieux que vous aussi j'admire
Le noir éclat de leurs beaux yeux,
Et leurs cheveux, à qui ma lyre
Promit des chants mélodieux !
Mais quand je vois leur beau visage,
Des larmes de honte et de rage
De mes yeux tombent en ruisseaux,
En songeant que des fils esclaves,
Vils héritiers des anciens braves,
Doivent presser leurs seins si beaux !

Au cap de Sunium, que du moins je m'arrête !
Là, seul et gémissant, aux cris de la tempête
Je veux mêler mes longs sanglots :
Une patrie esclave à mes yeux est sans charmes ;
Brisez, brisez la coupe, où, trempé de mes larmes,
Pétille le vin de Samos !

Auguste Desportes

La Destruction de Sennachérib

(Imitée de la XXI^e Mélodie Hébraïque.)

Le farouche roi d'Assyrie,
 Hier, Ashur fondit sur nous
 Comme dans une bergerie,
 L'œil en feu, s'élancent les loups.
 Ses dards, ses bannières flottantes,
 De pourpre et d'or étincelantes,
 Brillaient à l'horizon d'azur,
 Ainsi que la voûte étoilée
 Dans l'onde qui vers Galilée
 Roule son flot tranquille et pur.

Mais d'Ashur l'innombrable armée,
 Pour combattre attend le soleil :
 Un moment sa fureur calmée
 Se repose dans le sommeil.
 Ils vinrent avec la nuit sombre ;
 Et quand le jour, dissipant l'ombre,
 Se leva sur leurs bataillons,
 Il vit cette race ennemie
 Du dernier sommeil endormie
 Dans la poudre de nos sillons.

Cette nuit même ils osaient croire
 Aux prestiges d'un songe vain,
 Qui leur promettait la victoire
 Dans les combats du lendemain.
 Tout à coup au sein des ténèbres,
 Secouant ses ailes funèbres
 Et portant d'invisibles coups,
 Un ange confondit leur haine :
 Il les toucha de son haleine ;
 Aussitôt ils moururent tous.

Le coursier bouillant et superbe
 Qui sollicitait les combats,
 Immobile, est couché sur l'herbe,
 Couvert des ombres du trépas.
 De ses fiers naseaux qui naguère
 Aspiraient les bruits de la guerre
 Sont éteints le souffle et l'orgueil ;
 Une froide écume y repose,
 Pareil [sic] à celle que dépose
 Le flot mourant sur un écueil.

Voilà son maître sans haleine ;
 Il gît à ses pieds renversé.
 Le ver de la tombe se traîne
 Sur son front livide et glacé...
 Quel silence ! Dans l'étendue,

Nulle plainte n'est entendue !
Nul soupir ne s'est échappé !
Depuis l'heure où la nuit commence
Rien n'a troublé ce long silence,
Car la mort sans bruit a frappé.

Cependant les feux de l'aurore
Éclairent ces casques, ces fers,
Que déjà la rouille dévore
Et que la rosée a couverts.
Le rauque instrument des fanfares,
Muet, aux lèvres des barbares
Demande le souffle ravi ;
Et les bannières immobiles,
Muettes, dans les airs tranquilles,
Appellent le vent endormi.

Sur la terre soudain troublée,
Une comète, astre de deuil,
Vient, menaçante, échevelée,
Comme un spectre sur un cercueil.
Mais Dieu, retirant sa colère,
N'a voulu qu'effrayer la terre,
Et différant de la punir,
La replonge dans ses abîmes
Jusqu'aux temps où, pour d'autres crimes,
Il lui dira de revenir.

Ainsi, le grand Dieu des armées,
Un moment, Ashur, te fit roi,
Pour que nos tribus alarmées
Tressaillissent d'un saint effroi.
Mais les prêtres de tes idoles
T'ont bercé de vaines paroles ;
Leurs oracles sont démentis :
Aux soldats que guidait ta rage
Ils promettaient notre héritage :
Tes soldats, Ashur, où sont-ils ?

Leurs femmes, errant dans tes villes,
Et poussant de longues clameurs,
Vengent sur tes dieux inutiles
Et leur veuvage et leurs malheurs.
De Baal l'impure statue
Tombe par leurs mains abattue ;
Le feu dévore son autel,
Et sa puissance sacrilège
S'évanouit comme la neige
Sous l'œil brûlant de l'Éternel.

Nicolas Jules Chabot de Bouin

Stances imitées de lord Byron

(Lara)

L'obscurité s'enfuit, la nuit passe, et l'aurore
 Annonce un nouveau jour que l'homme voit encore ;
 Un jour de plus s'ajoute au nombre de ses jours.
 Hélas ! et chacun d'eux qui naît et qui l'éclaire
 Lui montre de plus près la fin de sa carrière
 Qui bientôt à ses yeux se ferme pour toujours.

L'homme naît, l'homme meurt... qu'importe à la nature ?
 Comme le premier jour toute puissante et pure.
 Toujours elle revêt ses premières couleurs.
 Quand tout change autour d'elle, elle est seule immuable ;
 Quand tout s'use, son front seul est inaltérable :
 Elle seule jamais n'a répandu de pleurs.

L'homme meurt, et pourtant rien d'elle ne s'altère,
 Le soleil est aux cieux, la vie est sur la terre,
 Le doux parfum des fleurs embaume le vallon !
 L'astre du jour de feux éclate, le zéphyre [sic]
 Laisse sa molle haleine errer comme un sourire ;
 Le ruisseau toujours frais rajeunit le gazon.

Tout respire, tout vit ; homme immortel, arrête !
 Vois cet astre brillant qui roule sur ta tête :
 Vois ces fleurs, ces ruisseaux, et dis : Tout est à moi !
 Admire, admire-les, quand tu le peux encore !
 Ce jour qui naît peut-être est ta dernière aurore ;
 Demain, demain ces biens ne seront plus à toi !

Va, respire à loisir ces parfums qu'on te donne !
 Enivre-toi des biens que le ciel t'abandonne !
 Épuise en un instant la coupe du plaisir.
 Goûte chaque matin la volupté suprême
 De compter les soupirs de la bouche qui t'aime !
 Jouis ! jouis ! après tu pourras mieux mourir.

Hélas ! plus tôt, plus tard, l'homme toujours succombe,
 Et de quelques regrets que l'on charge une tombe,
 Cette tombe est muette, et la terre et les cieux
 Ne t'accorderont pas un regret, une larme,
 Pas un soupir... un seul !... tribut qui, du moins charme
 Celui qui n'est plus rien... pas même un malheureux.

Aucun nuage alors ne deviendra plus sombre,
 Nulle feuille plus tôt ne tombera, nulle ombre
 N'obscurcira les airs, le zéphyr sera frais ;
 Rien, rien n'aura changé... ton cadavre débile
 Seul formera bientôt de quoi rendre fertile
 La terre que tes pieds ne fouleront jamais.

Antoine Bruguière, baron de Sorsum

Traduction d'un fragment du poème de Giaour, de lord Byron

Dans les bras de la mort c'est la Grèce, c'est elle !
Froide, sans mouvement, mais toujours douce et belle ;
On se sent tressaillir en contemplant ses traits,
Que son ame céleste a quittés pour jamais.
Tout ce qu'en elle encor notre œil en pleurs admire,
Cette grâce muette, et ce triste sourire,
Sont le coloris frêle et le charme affligeant
Qu'à la beauté, la mort laisse pour un instant ;
C'est de l'expression la lueur pâissante,
Du sentiment éteint c'est la trace récente ;
Dernier rayon du feu qu'en son foyer sacré
Le ciel avait pour elle à plaisir épuré,
Et qui, déjà rejoint aux sources de la vie,
A cessé d'échauffer cette terre chérie.



7.

Théophile Gautier

Imitation de Byron

Il est doux de raser en gondole la vague
Des lagunes, le soir, au bord de l'horizon,
Quand la lune élargit son disque pâle et vague,
Et que du marinier l'écho dit la chanson ;

Il est doux d'observer l'étoile qui rayonne,
Paillette d'or cousue au dais du firmament,
L'étoile qu'une blanche auréole environne,
Et qui dans le ciel clair s'avance lentement ;

Il est doux sur la brume un instant colorée
De voir, parmi la pluie, aux lueurs du soleil,
L'iris arrondissant son arche diaprée,
Présage heureux d'un jour plus pur et plus vermeil ;

Il est doux, par les prés où l'abeille butine,
D'errer seul et pensif, et, sous les saules verts
Nonchalamment couché près d'une onde argentine,
De lire tour à tour des romans et des vers ;

Il est doux, quand on suit une route inégale
Dans l'été, vers midi, chargé d'un lourd fardeau,
Et qu'on entend chanter près de soi la cigale,
De trouver un peu d'ombre avec un filet d'eau ;

Il est doux, en hiver, lorsque la froide pluie
Bat la vitre, d'avoir auprès d'un feu flambant,
Un immense fauteuil gothique, où l'on appuie
Sa tête paresseuse en arrière tombant ;

Il est doux de revoir avec ses tours minées
Par le temps, ses clochers et ses blanches maisons,
Ses toits rouges et bleus, ses hautes cheminées,
La ville où l'on passa ses premières saisons ;

Il est doux pour le cœur de l'exilé malade,
Par le regret cuisant et la douleur usé.
D'entendre le refrain de la vieille ballade
Dont sa mère au berceau l'a jadis amusé :

Mais il est bien plus doux, éperdu, plein d'ivresse,
Sous un berceau de fleurs, d'entourer de ses bras,
Pour la première fois sa première maîtresse,
Jeune fille aux yeux bruns qui tremble et ne veut pas.

Adolphe Mazure

À Inès

Nay, smile not at my sullen brow,
Alas ! I cannot smile again.

Oh ! ne me souris pas... À ton léger sourire,
Hélas ! le mien ne répond plus ;
Et si pour ton amant ton cœur encor soupire,
Tes soupirs seront superflus.

Et ne demande pas quelle douleur secrète
Flétrit ma joie et mes beaux jours ;
Tu ne pourrais pas lire en mon âme muette
Ce mal qui consume toujours ;

Car ce n'est pas l'amour, la haine ni l'envie,
Ni la gloire au front séducteur,
Qui remplissent de fiel la coupe de ma vie
Où je crus puiser le bonheur.

Le bien comme le mal à me laisser conspire ;
Je vois, j'entends... mais plus d'amour ;
Tes beaux yeux sur mon âme ont perdu leur empire
Presque évanoui sans retour.

Tel le Juif fabuleux, dans sa course immortelle,
Emportait l'aiguillon vengeur ;
Il appelait la mort, mais la tombe infidèle
Fuyait le fatal voyageur.

Oh ! qui pourra jamais s'exiler de soi-même ?
Loin du rivage paternel
J'ai fui ; mais LA PENSÉE, immobile anathème,
M'offre son miroir éternel.

Que des heureux mortels le cœur encor s'enflamme
Pour ces plaisirs que j'ai quittés !
Puissent-ils, sans réveil, toujours bercer leur âme
Au doux charme des voluptés !

De climats en climats mon vaisseau doit me rendre ;
Je veux, en voguant sur la mer,
Dire : « Ô malheur, de toi je ne puis rien apprendre
De plus que je n'en ai souffert. »

« Et qu'as-tu donc souffert ? » — Arrête, téméraire,
Détourne ton front virginal,
Et crains de soulever le marbre funéraire
Qui couvre l'abîme infernal.

Alfred de Vigny

Un billet de Byron*

Nous n'irons plus courir ensemble dans la nuit,
Quoique dans notre cœur l'amour soit jeune encore
Et que le beau croissant dont le soir se décore
Reluise autant qu'hier sur la cité sans bruit ;

Car le fourreau du glaive est usé par sa lame.
Comme nos faibles yeux l'amour veut son sommeil,
De peur que notre corps si frais et si vermeil
Ne pâlisse trop tôt, dévoré par son âme.

Ainsi, quoique les soirs soient créés pour l'amour,
Ami, nous n'irons plus la nuit courir ensemble,
Parlant, au clair de lune, à miss Annah, qui tremble
Que le brouillard du parc soit blanchi par le jour.

Écrit à Londres, 1838.

(*) On croyait Byron malheureux et sombre, et voilà ce qu'il écrivait à un ami : ces vers sont traduits d'après un billet de lui.

Antonin Roques

Imité de Biron

Dans un moment de divine tendresse,
Tu m'as nommé ta vie, ô ma beauté !
Ce serait bien si l'ardente jeunesse
Devait durer toute l'éternité.
Mais la jeunesse, hélas ! n'est qu'une flamme,
Flamme qui brille, et s'éteint sans retour !
Ah ! désormais appelle-moi ton âme ;
Car l'âme est immortelle ainsi que mon amour.

Références et notes

1. Charles-Julien Lioult de Chênédollé (1769 – 1833) : “La défaite de Sennachérib”.
Dans *Études poétiques*, 2nde éd. ; Gosselin, Paris, 1822 ; ode XVI, p. 45-48.
Imitation de “The destruction of Semnacherib” [“La destruction de Sennachérib”], dans *Mélodies hébreuses* (1815).
(p. 5) *Je n’ai fait que passer...* : Racine, *Esther* (III, 9), imitation de la *Bible* : Psaumes, XXXVII, 36.
(p. 6) *Assur* : Synonyme d’Assyrie, l’actuelle Syrie.
(id.) *Les Gentils* : Nom que les Hébreux donnaient aux étrangers.
2. Ulric Guttinguer (1787 – 1866) : “Élégie VIII, imitée de lord Byron”.
Dans *Mélanges poétiques*, 2nde éd. ; Udron, Paris, 1825 ; p. 169-172.
Imitation de “Remember him whom Passion’s power” [“Souviens-toi de celui que le pouvoir de la Passion”] (1813).
(p.7) *Emma* : Prénom ajouté par Guttinguer, et récurrent dans son œuvre ; l’original est secrètement (et platoniquement) adressé à Frances Wedderburn Webster.
3. Charles-Julien Lioult de Chênédollé : “Chant d’un Grec moderne”.
Dans *La Psyché, choix de pièces inédites en vers et en prose* ; J. Corréard jeune, Paris, 1829 ; vol. 11, p. 20-25.
Imitation de *Don Juan*, Chant III (1820), st. 86 (1-16), v. 689-784.
(p.9) *Des neuf Sœurs la troupe enchanteresse* : Il s’agit bien sûr des neuf Muses.
4. Auguste Desportes (1797 – 1866) : “La destruction de Sennachérib”.
Dans *Le Mercure du dix-neuvième siècle* ; Paris, 1829 ; t. 27, p. 361.
Imitation de “The destruction of Semnacherib” [“La destruction de Sennachérib”], dans *Mélodies hébreuses* (1815).
5. Nicolas Jules Chabot de Bouin (1805 – 1857) : “Stances imitées de lord Byron”.
Dans *La Psyché* ; J. Corréard jeune, Paris, juin 1829 ; 2^{ème} année, vol. 6, p. 109-111.
Imitation de *Lara* (1814), Chant II, st. 1, v. 646-663.
6. Antoine Bruguière, baron de Sorsum (1773 – 1823) : “Traduction d’un fragment du poème de Giaour, de lord Byron”.
Dans *Chefs-d’œuvre de Shakspeare [...] suivis de poésies diverses* ; Dondey-Dupré, Paris, 1830 ; p. 369.
Imitation du *Giaour* (1813), v. 91-102.
7. Théophile Gautier (1811 – 1872) : “Imitation de Byron”.
Dans *Poésies* (1830) ; texte des *Poésies complètes de Théophile Gautier* ; Charpentier, Paris, 1855 ; p. 104.
Imitation de *Don Juan*, Chant I (1820), st. 122 à 127.
8. Adolphe Mazure (1800 – 1870) : “À Inès”.
Dans la *Revue anglo-française* ; Saurin, Poitiers, 1833 ; t.1, p. 203.
Traduction du *Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant I (1812), st. 84.
(p.17) *Inès* : Personne non identifiée, pouvant être imaginaire d’après les spécialistes.
(id.) *Nay, smile not...* : Premiers vers du poème dans le texte original.
(id.) *Le Juif fabuleux* : Ahasvérus, dit « le Juif errant », personnage fabuleux apparaissant entre autres dans le roman éponyme d’Eugène Sue (1844) et dans *Le Moine* de Matthew Lewis (1796).
9. Alfred de Vigny (1797 – 1863) : “Un billet de Byron”.
Dans *Journal d’un poète*, éd. de Louis Ratisbonne ; Michel Lévy frères, Paris, 1867 ; p. 298.
Imitation de “So we’ll go no more a-roving” [“Ainsi nous n’irons plus rôder”], dans une lettre du 28 février 1817 à Thomas Moore.
(p.18) *Miss Annah* : Personne non identifiée que Vigny aurait aimé lors de son séjour anglais, et étant totalement étrangère au poème de Byron.
10. Antonin Roques (dates inconnues) : “Imité de Biron”.
Dans *Pièces dramatiques et poésies diverses* ; Sartorius, Paris, 1855 ; p. 235.
Imitation de “From the Portuguese” [“Du portugais”], poème publié en 1814 à la suite de la septième édition du *Pèlerinage du chevalier Harold*.